

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

EN VENTE

A LYON, chez tous les Libraires.
A PARIS, chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

BUREAU A LYON

Rue de l'Arbresec, 32,
Ouvert tous les jours de 2 à 4 h.

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON

Un an 5 »
Six mois 2 60
Trois mois 1 50

Départements

Un an 7 »
Six mois 5 60
Trois mois 2 »

Le RÉVEIL est toujours en instance pour
obtenir l'autorisation de déposer son cautionnement
et de devenir politique.

SOMMAIRE

L'union conjugale (suite)	MONDIÈRE.
Courrier de Paris	Henri ROLAND.
Etude sur le XVI ^e siècle	Fernand MORENA.
Lettre de Genève	Albert BAUME.
Lettre stéphanoise	Jean PICK.
Théâtres	Alfred DEBEAUCY et Léon ST-URBAIN.
Feuilleton : La marquise de Frêne, roman historique	Daniel OLIS.

L'UNION CONJUGALE.

(SUITE)

Après les diverses citations que nous avons faites, l'erreur historique de la prétendue réhabilitation de la femme par le catholicisme se trouve surabondamment démontrée. Ce qui ressort directement des doctrines de l'Eglise, c'est l'abaissement, le servage, l'ignorance et l'immoralité de la femme.

Mais la plus inhumaine, la plus anti-sociale de toutes les théories catholiques sur ce sujet, est celle relative à la virginité.

Quelques historiens apologistes se sont laissés enthousiasmer et séduire par le culte de la Vierge qu'ils ont appelé une conquête, un triomphe de la religion nouvelle, comme si le paganisme n'avait déjà pas eu ses adorations de femme ! comme si le culte de la déesse de l'amour, du mariage et de la maternité n'était pas, aux regards de la raison et de la philosophie, préférable à ce culte fantaisiste et incompréhensible d'une vierge-mère.

Que les Esséniens de l'époque du Christ aient opposé aux exagérations et aux dégoûts de la sensualité existante, le mépris des jouissances

charnelles, l'exaltation de la chasteté, l'horreur et l'exécration de la femme, la raison peut se l'expliquer. C'était l'effet d'une de ces réactions de sagesse, comme il s'en est produit quelquefois, à l'heure voulue, dans l'histoire de l'humanité.

Mais qu'aujourd'hui encore les orateurs de l'Eglise emploient leur éloquence à chanter la virginité perpétuelle ; qu'en dépit de la nature humaine et du bon sens, ils prêchent le renoncement aux affections conjugales et maternelles et aux devoirs qui en sont la suite ; qu'ils présentent l'existence d'une dévote cloîtrée comme plus agréable à Dieu et plus utile à la société que celle d'épouse et de mère, c'est plus que de l'aberration.

Sommes-nous donc toujours au temps des Thérèse d'Avila, et les trésors d'amour que renferme le cœur de la femme devront-ils se consumer ainsi au service d'un vain et stérile mysticisme ?

Quand donc la raison parviendra-t-elle à faire disparaître le couvent ? Il est temps de mettre un terme à ces hallucinations de l'amour catholique, d'apprécier à leur juste valeur ces ensevelissements dans les cloîtres, ces suicides de la raison, ces privations faites à la société ; il est temps que le moraliste dise sans détours à la jeune fille que cette morale, contraire à la nature humaine, que l'Eglise appelle angélique, ne peut recevoir d'application pratique dans la société terrestre ; que le devoir et l'honneur de la femme sont, d'être épouse et mère, d'associer sa vie à celle d'un homme aimé, d'accepter le fardeau de la famille et de donner à l'humanité de robustes fils.

« Le célibat, sérieusement pratiqué, dit M. Guérout, est un état violent, une mutilation volontaire contre laquelle le cœur, l'esprit et les sens protestent avec une égale énergie. L'homme a besoin d'amour, d'expansion, de communications affectueuses, de liens de famille. Est-ce vraiment l'élever, l'améliorer, que de briser tous ses attachements, de l'isoler, de le placer seul, sans appui, en face de l'écrasante pensée de l'infini ? Mais cet homme à qui l'amour, le mariage, la paternité sont interdits, est-ce qu'il peut vraiment ne brûler que pour le ciel ? Est-ce que rien d'humain ne survit plus en lui ? Non, la nature ne se plie pas si facilement à de pareilles expériences. Vous avez déplacé ses passions, vous

ne les avez pas détruites. L'ambition héritera chez lui des dépouilles de l'amour et de la famille. La domination, l'esprit de corps prendront des proportions monstrueuses et l'orgueil le consolera de tout. La nature détournée de ses voies, se vengera par de tristes récurrences, et vous n'aurez réussi, par ce traitement artificiel et violent, qu'à ajouter une variété de plus à la liste des imperfections humaines. »

Donc, pour la femme comme pour l'homme, le célibat ne doit être qu'une rare et particulière exception.

« Ils font donc une œuvre mauvaise et impie — dit M. Aigues-Spares (dans la *Libre conscience*), — ces hommes qui, sous prétexte de retenir dans la pureté les jeunes âmes qui leur sont si imprudemment confiées, cherchent à étouffer dans ces âmes le sentiment le plus pur, le plus divin, pour lui substituer je ne sais quel idéal anti-naturel et anti-social, sources de maux et de vices sans nombre.

« ... Quand donc les pères et les mères de famille ouvriront-ils les yeux et reconnaîtront-ils que, en confiant leurs enfants à de systématiques célibataires, à des hommes sans famille et qui n'ont aucune attache sérieuse à la Société, ils commettent la plus déplorable des erreurs, la plus funeste des inconséquences ?

« Celui dont le cœur s'est ouvert à toutes les grandes et nobles émotions, celui qui a aimé et vécu de la vie humaine, et qui a donné à ses concitoyens des gages de moralité et d'affection, celui-là seul peut élever dignement nos enfants. Au lieu de rayer stupidement le mot *amour* des livres destinés à les instruire et à les récréer, il leur expliquera la gracieuse pureté de ce mot, et, à mesure que leur jeunesse s'épanouira dans sa beauté et dans sa force, bien loin d'essayer, par une crainte sotte et puérile, de leur en cacher le chaste mystère, il prendra au contraire les devants sur l'ignorance qui mène au vice et à la débauche secrète, pour leur faire comprendre le but véritable de l'amour, sa fin toute naturelle et sociale, ce qu'il exige de vertu et de tempérance pour se développer dans l'ordre juste et légitime fixé par la loi naturelle, ce qu'il réclame de maturité et de raison pour ne pas s'égarer sur des objets indignes où il trouverait la dégradation physique en même temps que l'abais-

sement moral, au lieu de ces joies saines, pures et fécondes, destinées à accompagner son naturel et harmonieux développement. Quant aux niaiseries de l'ultramontanisme, quant à ses précautions ridicules, quant à ses vies de saint Louis de Gonzague, et *tutti quanti*, qui sont offerts en exemple aux malheureux enfants qui s'étiolent dans les cloîtres, que le bon sens social en fasse enfin justice, et qu'on renvoie à leurs thébaïdes, qu'ils n'eussent jamais dû quitter, ces moines contempteurs de ce qu'il y a de plus pur, de plus beau, de plus sacré : la femme. »

Une autre erreur, suivant nous, essentiellement nuisible de la doctrine catholique, est l'infériorité du rôle qu'elle a toujours attribué à la femme dans la société.

Certains apologistes contestent et veulent à tout prix faire rejallir sur le christianisme le mérite des améliorations qui se sont produites dans la condition de la femme, de la puissance qu'elle a acquise, de l'influence qu'il lui est aujourd'hui donné d'exercer, mais il ne serait que juste de ne pas calomnier l'antiquité pour attribuer au christianisme une gloire qui ne lui revient pas.

Il n'est point vrai qu'avant l'ère chrétienne l'amour fût sans idéal, et que la femme, incapable de ressentir les délicatesses du cœur, ne fût aux regards de l'époux ou de l'amant qu'une esclave destinée à assouvir la lubricité et à donner des enfants.

Plusieurs auteurs ont victorieusement démontré que la femme a joué au sein de la famille antique un rôle plus noble et plus digne qu'après l'arrivée du christianisme, sous l'influence des doctrines esséniennes et particulièrement des épîtres de saint Paul. Il ne peut rester aucun doute à cet égard à ceux qui ont lu ou l'*Histoire des Théories et des Idées morales dans l'antiquité*, par M. Denis, ouvrage couronné par l'Institut, ou l'*Histoire de la Philosophie morale*, par M. Janet, ou la *Morale de l'Eglise et la Morale naturelle*, par M. Bouteville.

L'Eglise, s'appuyant sur les paroles de saint Paul déjà citées, a constamment prêché la subordination, la soumission pleine et entière de la femme à l'homme. Et si la destinée de la femme a si peu grandi en dignité et en indépendance, c'est à l'esprit chrétien, à ses préjugés,

Feuilleton du RÉVEIL.

LA MARQUISE DE FRÈNE

ROMAN HISTORIQUE

(SUITE)

XXIX.

A QUOI SERT UN BON CŒUR.

Dès que la frégate amirale maltaise fut en état de reprendre la mer, Gendron s'y installa, en compagnie de Mme De Frêne, dans les appartements du commandeur d'Arnonville, complètement restaurés, et l'on mit à la voile. Cependant, au moment du départ, la vigie ayant signalé quatre vaisseaux, un contre-ordre fut donné, et déjà les pirates avaient entrepris d'établir de nouvelles batteries de canons dans l'île, lorsque d'autres vaisseaux passant en grand nombre sans manifester d'intentions hostiles, on put se convaincre que ce n'était qu'une fausse alerte. C'était une flotte partie de Smyrne et dont les chefs songeaient bien plutôt à se défendre contre les corsaires qu'à les attaquer.

Le lendemain, un vent propice s'éleva, les voiles des trois vaisseaux se déployèrent, et la marquise partit, n'emportant de ce coin de terre que le souvenir de sept semaines de félicité.

Avant de céder aux désirs du corsaire, Hortense avait voulu qu'il s'engageât à n'attaquer aucun vaisseau sans son autorisation. En vain lui avait-il représenté qu'il ne la trouvait pas encore aussi riche que méritante et qu'il voulait augmenter de plus en plus son bien-être, elle avait été inflexible. Point ne lui répugnait cependant de garder en sa possession l'argent de Malte et les diamants des juifs ; elle acceptait le fait accompli sans remords, mais elle avait des scrupules pour empêcher le retour de semblables événements. Maintes fois elle sauva du pillage, de la captivité ou de la mort des marins de toutes nations qui voguaient seuls sur l'Océan, hors d'état de résister à des agresseurs aussi formidablement armés. Certains matelots, hommes avides, intéressés, lui faisaient pour cela mauvais visage, mais Gendron, plus amoureux de jour en jour, la vénérât à l'égal d'une sainte.

Il ne pouvait s'empêcher pourtant de trouver parfois qu'elle avait tort, car, la mer étant infestée de pirates, il y avait bien des chances pour que d'autres que lui ne fussent pas aussi délicats, et dès-lors son abnégation devenait inutile. Cette objection n'était pas dénuée de tout fondement, comme nous allons le prouver.

Un matin, au grand étonnement de Gendron, le capitaine d'un trois-mâts qui avait croisé la *Houri* vint de lui-même se rendre. Le corsaire le fit passer à son bord, et, le conduisant vers la marquise qui n'avait pas encore quitté le lit, il lui annonça qu'il pouvait la remercier, car, grâce à son intervention, il était libre et avait la vie sauve. En retour d'un aussi signalé service, le capitaine marchand offrit à Mme De Frêne deux

robes magnifiquement ouvragées et destinées, l'une à la duchesse de Savoie, l'autre à la reine d'Espagne. Hortense n'en voulut accepter qu'une pour elle, mais elle pria le marchand de remettre l'autre de sa part, avec une lettre, à Mme de Saint-Pierre, l'ambassadrice romaine, qu'elle avait rencontrée à Gènes et qui lui avait témoigné tant d'intérêt. Cette lettre dévêlait à Mme de Saint-Pierre la conduite du marquis De Frêne et faisait forces éloges de Gendron ; mais elle n'arriva pas à destination ; le marchand qui en était porteur fut pris, avant son arrivée à Rome, par un autre corsaire, et l'on n'entendit plus parler de lui. Intérieurement, lorsqu'elle apprit cette nouvelle, la marquise regretta d'avoir eu trop bon cœur.

XXX.

LA PRINCESSE.

Les trois vaisseaux s'avançaient côte-à-côte, se balançant gracieusement sur l'immensité bleue ; un vent favorable gonflait amoureusement leurs voiles blanches et les rapprochait de plus en plus du terme de leur voyage. Enfin on aperçut la Morée ; un jeune mousse qui, grimpé dans les cordages, observait attentivement l'horizon, fut le premier à signaler la terre.

— Madame, s'écria-t-il, du plus loin qu'il vit la marquise auprès de laquelle il s'était rendu en toute hâte, louez Allah ! dans deux heures nous entrerons dans le port de Dulcigno.

— Serait-il vrai ?
— Sur ma tête.
Hortense s'empressa de dénouer une ceinture

de soie de Chine brodée en or fin qu'elle portait toujours sur elle, et la tendit à l'enfant ébloui.

— Mon ami, dit-elle, je n'ignore point cette ancienne coutume qui veut qu'un présent soit fait à qui, le premier, découvre le rivage si impatientement désiré ; prenez cette écharpe en souvenir de moi.

L'enfant balbutia quelques mots de remerciement et s'enfuit, rouge de plaisir, brandissant son précieux trophée qu'il s'empressa de faire admirer à ses camarades. Tous s'extasiaient sur la beauté de l'étoffe et la finesse de la broderie, tous enviaient le sort de l'heureux Yusuf ; plus d'un aurait volontiers donné sa part du butin fait dans les dernières rencontres, en y ajoutant même quelques mois de sa solde, pour l'avoir en sa possession.

— Qui t'a fait ce présent magnifique ? demanda un vieux marin qui s'était approché comme les autres et machait force tabac.

— C'est la princesse, répondit fièrement Yusuf.
— Quelle princesse ?
— Dame, celle de Monseigneur Gendron.

— C'est joli, mais j'aime mieux une chique. Et le vieux marin souleva imperceptiblement ses larges épaules et s'éloigna lentement.

Un instant plus tard, Hortense parut sur le pont.

— Vive la princesse ! s'exclama Yusuf.
— Vive la princesse ! répétèrent en chœur les matelots.
Ce nom resta à madame De Frêne, et les soldats de Gendron ne la désignèrent plus autrement ; tellement qu'arrivés à Dulcigno, où ils avaient de nombreuses relations, le bruit se répandit

à ses théories qu'il faut l'attribuer.

L'importance de la femme a commencé à grandir pendant le moyen-âge.

« N'est-ce pas dans le sein de la famille féodale, dit M. Guizot (*Histoire de la Civilisation en Europe*), que l'importance des femmes s'est enfin développée?... C'est au développement, à la prépondérance nécessaire des mœurs domestiques dans la féodalité qu'elles ont dû surtout ce changement, ce progrès de leur situation... et la prépondérance des mœurs domestiques est devenue de très bonne heure un caractère essentiel du régime féodal. »

Dans une autre étude sur la féodalité, le célèbre historien dit :

« Quand le possesseur d'un fief sortait de son château pour aller chercher la guerre et les aventures, sa femme y restait, maîtresse, châtelaine, représentant son mari, chargée en son absence de la défense et de l'honneur du fief. Cette situation élevée et presque souveraine, au sein même de la vie domestique, a souvent donné aux femmes de l'époque une dignité, un courage, des vertus, un éclat qu'elles n'avaient point déployés ailleurs, et elle a, sans nul doute, puissamment contribué à leur développement moral et au progrès général de leur condition. »

Mais il serait impossible d'attribuer la féodalité et ses conséquences à l'Eglise. Elle n'a pu l'empêcher et elle s'y est trouvée mêlée, voilà tout. Les monastères et les églises ont été fortifiés, entourés de fossés; la guerre étant partout, partout on construisait des repaires, des habitations défensives.

Il est vrai que dans la petite société que renfermait le château, il y avait ordinairement un prêtre. Il faisait partie des serviteurs obligés, et l'influence de l'Eglise se manifestait ainsi dans chaque famille; mais ce n'est pas par les aumôniers, si dévoués qu'ils aient été à leurs châtelaines, que l'importance de la femme s'est accrue. Seulement, au moins autant par intérêt que par conviction, ils ont su maintenir la crédulité, entretenir le fanatisme et retarder le progrès.

Le changement introduit dans la condition des femmes donna naissance à l'une des plus curieuses institutions du moyen-âge, aux cours d'amour; puis vinrent les troubadours inspirés par les cours d'amour et encouragés par elle. Or, si l'Eglise a toléré, ce n'est pas elle qui a eu le mérite de la création.

Ce n'est pas non plus à l'Eglise que doivent être attribuées les améliorations que le protestantisme et la Révolution française ont introduites dans la destinée des femmes.

De nos jours l'Eglise paraît assez embarrassée de ses doctrines. La femme est l'unique soutien de ce qui reste de christianisme.

« Nous sommes, dit le P. Hyacinthe, deux Frances dans la France, et je pourrais presque dire deux Europes dans l'Europe : une France virile, mais sceptique, qui ne pense pas dans son cœur, qui a une science abstraite et incrédule, dont la femme ne veut pas et avec raison; et puis une France féminine et croyante, la meilleure, celle qui nous sauve, mais qui n'a plus

une pensée supérieure où appuyer et éclairer son amour. »

Dès-lors les catholiques ont compris qu'ils auraient intérêt à voir grandir son rôle, son influence sociale sans augmenter son instruction; il en est qui, comme le P. Ventura, se sont mis à réclamer en leur faveur la participation aux fonctions publiques « dont on ne les a exclues, disent-ils, que par une mésestime païenne et par haine du prêtre. » D'autres plus modérés et plus diplomates, comme M. Dupanloup et le P. Hyacinthe, se contentent de désirer une participation plus directe de la femme aux actes de la vie civile, à l'éducation des enfants, aux décisions importantes de la famille. Ils voudraient que leurs inspirations toujours religieuses fussent mieux écoutées et plus souvent suivies.

Toutefois, ils ne sont pas encore parvenus à prêcher l'égalité des sexes. C'est un sophisme, suivant le P. Hyacinthe : « Le cœur de la femme, dit-il, réclame aussi haut que la raison de l'homme contre cette erreur destructive de la famille. Ce que veut la femme et ce qu'enseigne le christianisme, c'est l'égalité des âmes, c'est l'égalité des personnes dans les mêmes droits et les mêmes devoirs, l'égalité dans la chasteté! l'égalité dans la fidélité et dans l'amour! »

Mais cette égalité des âmes, des droits et des devoirs n'empêche pas, suivant l'orateur chrétien, l'infériorité du sexe féminin, la subordination de la femme à l'homme dans la vie domestique et civile, et comme preuve il cite encore les paroles de saint Paul : « Ce n'est pas l'homme qui a été fait pour la femme, mais la femme pour l'homme. »

Il résulte de toutes ces indications que si le rôle de la femme dans la société est aujourd'hui mieux compris par l'Eglise, et si son intérêt la porte à suivre l'impulsion progressive, le courant des idées du siècle : l'égalité des droits et des devoirs, elle est loin d'être rassurée pour l'avenir; elle craint que cette science abstraite et incrédule qui a rendu l'homme sceptique ne produise le même résultat sur la raison de la femme, et qu'ainsi disparaisse cette foi, cette confiance féminine qui seule permet au christianisme de continuer à vivre.

Ces craintes que manifeste le cléricisme doivent éclairer les libres-penseurs, leur faire entrevoir l'avenir qui est réservé à la femme et inspirer leur conduite.

L'homme ne s'est jamais donné la peine de comprendre la femme. Tantôt il en a fait une esclave, tantôt une divinité. C'est ce qui explique l'erreur de ses appréciations, ses excès d'indulgence ou de faiblesse, de sévérité ou de colère.

D'autre part, divinité ou esclave, la femme a manifesté une profonde indifférence pour certains faits ou événements qui se produisaient sur cette terre et intéressaient vivement l'homme; ainsi insouciance pour la politique, pour la science, pour l'instruction.

Les Français surtout est enclin à ne pas reconnaître à la femme de valeur sérieuse, à la traiter en poupée, à lui prodiguer amabilités et galanteries, et à se laisser dominer par elle sans s'en

douter. C'est une double faute.

La femme est moralement comme physiquement la femelle de l'homme. Et la nature n'est pas restée en arrière pour cette double formation, les deux êtres se complètent l'un par l'autre à ce double point de vue. Si la force, la vigueur, la dignité corporelles existent chez l'homme, la grâce et la beauté brillent chez la femme. La statuaire et la peinture ont depuis longtemps su faire cette distinction, et elle a inspiré leurs chefs-d'œuvre les plus incontestables et les plus admirés.

Il en est de même au point de vue moral; les qualités de la femme viennent s'ajouter à celles de l'homme. Si d'un côté il y a fermeté et courage, de l'autre il y a tendresse et dévouement; l'un vit surtout par l'intelligence, l'autre par le cœur.

Il est vrai que la science qui a entrepris d'étudier l'homme au point de vue physiologique, de déterminer par sa structure l'étendue et la force de ses facultés, nous révèle que le cerveau de la femme est par rapport à celui de l'homme comme le cerveau d'un nègre par rapport à celui d'un Européen, ce qui tendrait à établir que les facultés de la femme et particulièrement ses facultés intellectuelles sont moins puissantes que celles de l'homme; mais elle constate en même temps que ces facultés atténuées sont néanmoins complètes par elles-mêmes et susceptibles comme celles de l'homme de développement et de perfectionnement. La femme est en effet parfaitement organisée pour ce qu'elle doit accomplir. Nul ne le conteste. Et les moralistes en ont conclu, et avec raison, que les facultés de la femme ne sont pas inférieures ou secondaires, elles sont les facultés que doit avoir la femelle de l'homme; ce sont ou les qualités de l'homme dans une gamme plus douce ou des qualités qui ne se développent chez l'homme que par son contact avec la femme.

C'est de cette harmonie des facultés physiques et morales qu'est née l'entraînement, la passion d'un sexe pour l'autre, autrement dit l'amour.

S'il en est ainsi, la raison nous indique que l'homme et la femme ont pour devoir, d'une part l'utilisation et le développement de leurs facultés respectives, d'autre part leur harmonisation.

La doctrine de l'Eglise va donc contre ce but lorsqu'elle prêche la virginité et le célibat, puisqu'elle sépare et inutilise les sexes.

C'est au contraire en prenant pour guide cet emploi et cette harmonie des facultés que les économistes se sont efforcés de résoudre la question du travail, et qu'ils ont prouvé qu'une répartition intelligente et modérée entre l'ouvrier et l'ouvrière moralise l'homme et la femme, et les rend heureux l'un et l'autre.

Pourquoi, lorsque nous descendons vers les femmes de nos jours, sommes-nous si douloureusement frappés de leur décadence intellectuelle et morale?

Parce que depuis longtemps déjà hommes et femmes se sont efforcés de se soustraire à cette loi de la nature qui exige des deux parts l'usage

et le respect des facultés. Tout a été sacrifié à la passion des jouissances matérielles, et la femme est devenue une poupée entre les mains d'un amant ou d'un mari qui ne s'en occupe qu'au point de vue de la parade et du lit.

Mais, suivant l'observation très judicieuse de M. Elias Regnault : « l'homme n'est pas grand chose quand la femme n'est rien. » Que peut-il en effet gagner à ce contact de l'ignorance et de l'oisiveté perpétuelle, à cette absence de toute réflexion sérieuse, à ce mépris que l'inutilité respire? Il recueille l'isolement intellectuel et ses tristesses, l'absence de tout encouragement et de toute consolation, et par suite des défaillances et des actes de faiblesse.

De cette situation la responsabilité est à l'homme. Ce n'est pas la femme qui a le don d'initiative, et d'ailleurs l'homme a pour devoir d'instruire, d'élever, de former la femme.

Cette éducation doit se faire de deux manières, et par le travail de l'intelligence et par l'exemple. Proclamer la faiblesse de l'intelligence féminine, l'impossibilité pour l'homme d'en tirer profit est un aveuglement de l'orgueil masculin. Il n'est aucune question si ardue, si abstraite qu'on la suppose, qui soit au dessus du niveau intellectuel de la femme, et quand elle veut se donner la peine de faire travailler son cerveau, elle comprend ordinairement aussi bien et aussi vite que l'homme.

Plus que lui, il est vrai, elle écoute les inspirations du cœur, elle cède à l'entraînement de la passion, mais c'est quelquefois un avantage qu'elle possède; les grandes choses qui se produisent ne sont souvent que l'effet des grandes inspirations de son cœur.

Il est d'abord de toute évidence que la communauté des intérêts matériels et moraux de l'association conjugale fait un devoir aux deux associés de se tenir constamment au courant de tous les faits qui s'y rattachent, de se faire part de leurs réflexions respectives, et toute résolution quelque peu importante doit être prise en commun.

Mais là ne doit pas se borner le rôle intellectuel de la femme; ses conseils et son influence doivent aussi s'étendre aux actes et aux faits extérieurs, même à la politique et à la religion.

Il est de bon ton, dans la société féminine, de répéter sans cesse : « Je ne me mêle pas de politique. » — « Tant pis, mesdames, tant pis, — répond M. Elias Regnault, — les hommes ne sont jamais forts s'ils ne rencontrent dans l'intérieur les encouragements qui doivent doubler leur force et soutenir leur courage... Celui qui rapporte à sa femme les grandes impressions du dehors doit être heureux de lui faire partager ses triomphes, et consolé de la voir s'associer à ses revers. »

Que de défaillances, que de désertions, que de fautes eussent été évitées si la femme eût été appelée à apprécier les projets du mari, et si son cœur et son honnêteté eussent eu à faire part de leurs impressions!

L'histoire ne nous apprend-elle pas que le plus souvent c'est la femme qui donne l'exemple de la vertu, du dévouement et du sacrifice.

parmi les habitants qu'une dame française, fort belle et de la plus haute naissance, qui avait quitté son mari pour voyager en compagnie d'un corsaire, venait de débarquer.

Le bruit des démêlés d'Hortense avec M. De Frêne n'avait pas fait encore le tour du monde, et les braves commerçants de Dulcigno laissaient errer leurs suppositions à son sujet, qui sur la duchesse de Mazarin, qui sur madame de Chaulnes ou d'autres princesses volages, ignorant que les cheveux de ces dames avaient blanchi depuis longtemps, et que la galanterie chez elles devait céder le pas à la décrépitude.

Quoi qu'il en soit, elle fit sensation, et lorsqu'elle passait dans les rues de la ville, suivie de ses douze beaux esclaves, jeunes garçons et jeunes filles, vêtus uniformément de cachemire mi-partie ponceau et blanc, les habitants sortaient de leurs maisons pour mieux l'examiner et lui faire fête.

Une particularité de Dulcigno et de quelques autres villes de l'Orient, c'est que toutes les fenêtres s'ouvrent sur la cour intérieure de la maison, non sur la rue qui paraît à l'étranger semblable à une grande route bordée de murailles hautes et nues.

Parmi les esclaves donnés par Gendron à madame De Frêne, quatre surtout étaient remarquables par leur belle figure et leur tournure distinguée. Ils étaient esclaves de naissance et chrétiens selon toutes probabilités, car ils n'avaient été circonciés que depuis leur séjour au milieu des pirates. Ils étaient nés de parents nobles et fortunés, les riches habits qu'ils portaient au moment de leur capture le prouvaient;

mais enlevés tout enfants par des brigands (car les brigands, alors comme aujourd'hui, pullulaient dans le pays chanté par Homère), ils ne savaient rien autre de leur origine. Tous quatre du même âge, ayant été vendus ensemble plusieurs fois successives à des maîtres différents, ils s'étaient liés d'une amitié sincère qui atténuait un peu les chagrins de leur captivité. Hortense, sensible comme toute femme pour qui-conque est intéressant, malheureux et surtout bien fait, les prit en affection, et, voulant adoucir leur sort autant qu'il était en son pouvoir, elle donna à chacun d'eux des maîtres de français, de violon, de chant et de clavecin.

Cette pitié sympathique de la marquise n'était pas exempte toutefois d'un brin de coquetterie. Hortense voulait briller au dessus de toutes les dames de la ville et leur être supérieure même par ses esclaves; aussi choisit-elle dans le nombre de ceux de Gendron, deux jeunes filles d'une beauté remarquable auxquelles elle fit partager les leçons de ses favoris. Il lui en manquait deux encore pour avoir quatre couples assortis, ce qui la chagrina fort; en vain elle avait examiné à nouveau celles qui étaient au pouvoir du corsaire, nulle ne lui paraissait assez charmante pour devenir la compagne de ses esclaves. Le hasard se chargea de la satisfaire.

Un jour que, suivie de ses protégés et visiblement contrariée du peu de symétrie de son entourage, elle se promenait dans une des principales rues, elle avisa, dans une boutique d'assez médiocre apparence, un éventail en ivoire sculpté d'un travail admirable. Cet objet tenta

sa convoitise; entrer dans l'échoppe, marchander l'éventail et l'acheter fut l'affaire de quelques minutes. Mais, au moment où Hortense se dirigeait vers la porte de sortie, le marchand s'adressa à elle en assez mauvais français pour lui offrir de nouvelles marchandises. Charmée de rencontrer quelqu'un avec qui elle put causer dans sa langue maternelle, la marquise revint sur ses pas et fit quelques nouvelles emplettes.

Une jeune fille de seize ans environ entr'ouvrit dans le même moment la porte de l'arrière-boutique et la referma aussitôt en apercevant Mme De Frêne. C'était une céleste apparition.

— Quelle est cette belle enfant? demanda Hortense au marchand.

— C'est ma fille, Loïsa.

— Elle est adorable, et j'avoue n'avoir jamais rencontré une beauté aussi accomplie.

— Madame est beaucoup trop modeste, se récria le marchand dont un sourire en même temps humble et narquois plissa la lèvre.

— Non vraiment, et je parle sans flatterie. Jamais, dans aucun lieu, je n'ai vu un regard aussi limpide, une chevelure si épaisse et si onduoyante, une bouche si fraîche et si gracieuse, un col plus blanc, un pied plus mignon, une taille plus élancée, une démarche plus légère; c'est une créature parfaite. Avec ce coup d'œil d'aigle que les femmes possèdent généralement dans ces occasions, Hortense avait remarqué tout cela d'un seul regard.

Le marchand l'écoutait impassible, mais intérieurement satisfait.

— Etes-vous, heureux? reprit Hortense.

- Peu.
- Votre commerce est-il lucratif?
- Oh! bien rarement.
- Avez-vous des vœux arrêtés pour Loïsa?
- Pas encore.
- Eh! bien, donnez-la moi et je me charge de son bonheur.
- Me séparer de ma fille, reprit l'astucieux marchand, oh! jamais!
- Mais puisque je vous promets de la rendre heureuse.
- Non, la quitter me serait trop cruel.
- Ne la quittez pas alors.
- Je ne vous comprends pas.
- C'est pourtant bien simple; abandonnez votre commerce et je vous donne la place d'intendant dans ma maison. Votre fille sera demoiselle de compagnie et vous la verrez chaque jour. Acceptez-vous?
- Je le voudrais, mais je ne le puis; il m'est aussi impossible d'abandonner Néméa que Loïsa.
- Qu'est-ce que Néméa?
- Ma seconde fille.

La suite au prochain numéro.)

Daniel OLIS.

Une observation semblable doit s'appliquer à la religion. La femme met sa gloire à croire sans examen et sans raisonnement. Elle accepte sans contestation aucune toute doctrine qui sort de la bouche du prêtre, et elle se trouve agréablement impressionnée par les cérémonies théâtrales du culte catholique. A l'homme de lui faire comprendre qu'elle manque à son devoir et à sa dignité en faisant ainsi abdication de son intelligence; à lui de faire peser les idées et les doctrines du prêtre, de faire pénétrer le flambeau de la raison dans toutes les croyances; à lui surtout de prêcher d'exemple en mettant sa conduite personnelle d'accord avec ses principes, en jetant résolument à l'écart, pour lui et les siens, les momeries et les parades; à lui de se montrer convaincu, résolu et fort de sa conscience, et la femme suivra. Ce n'est que par la femme que le prêtre domine. Cette domination tombera quand, dans l'association conjugale, il y aura ce qui doit y être: mêmes idées, mêmes principes, mêmes convictions.

Enfin, pour chasser l'ignorance et l'oisiveté, maladie de notre époque et sources de toutes les corruptions existantes, il faut, aux jouissances physiques, substituer les plaisirs moraux, les satisfactions intellectuelles; il faut occuper sans cesse toutes les facultés de l'esprit et du cœur, instruire constamment la femme et diriger toujours cette instruction dans la voie de la librepensée, du bien et du beau.

Ce devoir de l'instruction de la femme a été traité par M. Dupanloup dans une récente brochure qui nous fournira l'occasion d'y revenir avec plus de développements.

Est-il besoin de le redire: ce n'est pas parce que les femmes seront plus instruites, qu'elles seront trouvées moins belles et moins aimables; ce n'est pas parce qu'elles seront devenues indépendantes du prêtre et qu'elles raisonneront leurs convictions, qu'elles auront porté atteinte à leur dignité personnelle. Mais elles verront s'accroître leur considération et leur légitime influence.

MONDIÈRE.

Courrier de Paris.

SOMMAIRE: — Une palinodie. — Ce qu'ils ont fait de la Presse. — Le congrès de Malines et le congrès de Genève. — L'imagerie d'Épinal. — Le maire de Chatou. — Edmond et Jules de Goncourt.

S'il est un spectacle édifiant, c'est sans contredit celui d'Adrien Marx renversant le veau d'or et reniant le culte de Baal.

Les scènes touchantes qu'il nous avait décrites l'année dernière, lors du voyage en Lorraine de S. M. l'Impératrice, sont d'après lui devenues ridicules cette année dans le Nord, et les petits anges qu'on ne manque jamais de présenter à la souveraine en pareille occurrence, ne sont plus que des petits cupidons de sucre candi.

Avec une irrévérence sans égale, il nous initie aux « piailllements » de cette marmaille, piailllements causés par « des besoins qu'on réprime difficilement dans un âge aussi tendre. »

Enfin, selon M. Marx, dans les réceptions du Nord, tout a été laid et bête à faire plaisir. La presse officielle des départements visités par l'Empereur s'émue de ce revirement subit et tance vertement mons Adrien. Elle a tort.

Comment, *Echo de Roubaix*, simple que vous êtes, vous trouvez singulier que ce nouveau Sicambre brûle aujourd'hui l'idole qu'il adorait hier?

Pourtant rien n'est plus naturel et son courroux est juste. Après tout, il a peut-être usé trois rames de papier à protester d'un dévouement chevaleresque, d'une admiration sans bornes, d'une soumission aveugle; d'homme libre, il s'est fait laquais et courtisan; il a menti une faveur et il n'a recueilli que le dédain, et vous trouvez que tout cela ne lui permet pas de dire avec Barthélemy, le poète apostat:

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Mais voyez quelle leçon! Et comme cette palinodie nous donne bien la mesure des hommes de notre temps, de ces journalistes qui sont à qui les paie et point à eux-mêmes, et qui écrivent d'une main pendant qu'ils tendent l'autre.

Adrien Marx, ami du pouvoir, recevait de Villemessant 1200 fr. par mois pour encenser le pouvoir. Adrien Marx, devenu méchant et haineux, continue à toucher 1200 fr. par mois pour tourner ce même pouvoir en ridicule.

Ainsi, ils n'ont ni une idée arrêtée, ni une conviction, et pourvu qu'on les paie, ils insulteront le lendemain ceux qu'ils auront glorifié la veille. La plume, dans leurs mains, n'est plus que l'instrument de leurs rancunes, et la presse, ce puissant levier de l'intelligence humaine, sert leurs petites passions et leurs querelles mesquines. Ils ont fait de la presse comme de tout ce qui est beau, grand, saint, sacré, ils l'ont prostituée, ces proxénètes, et vendue; ils en ont fait un trafic et, au lieu d'en tirer la lumière qui doit illuminer le monde, ils en ont tiré de l'argent.

Ils sont plus courageux que vous les de Falloux

qui s'en vont se livrer à la risée publique au congrès de Malines, et les Montalembert qui regrettent de ne pas pouvoir le faire.

Ils veulent relever la bannière du Christ, et jettent comme leurs ancêtres aux quatre coins du globe, ce cri: Dieu le veut! Dieu le veut!

Encore un coup, messieurs, songez-y; vous êtes mal au courant. Nous avons eu depuis les croisades plus de vingt révolutions. Nous avons eu la Jaquerie avec Jacques Bonhomme, les Maillotins, la Ligue, la Fronde, que sais-je? Et puis 89 qui a couronné l'édifice.

Dieu le veut!... j'admets que ce soit très joli, mais c'est bien usé. Tout le monde n'est plus catholique; depuis Pierre l'Hermitte et saint Bernard, nous avons eu Luther et Calvin, Jean Huss et Jérôme de Prague, Descartes, Galilée, Leibnitz, Newton et Voltaire.

Que diable! il n'est pas permis à monsieur de Falloux, qui a été ministre de l'instruction publique (et sous la République encore!), d'ignorer ces choses-là.

Voyons, en bonne conscience, qui donc croyez-vous effrayer par toutes ces clameurs? Vos déclamations ne seront pas entendues, et vous aurez beau mettre des bâtons dans les roues, vous n'arrêterez pas la machine, qui vous broiera si vous continuerez à faire les imprudents.

Maintenant que l'impulsion est donnée, nous irons jusqu'au bout, et votre congrès de Malines ne servira qu'à vous couvrir de ridicule et à provoquer les sifflets et les huées, n'en déplaise au saint évêque d'Orléans, qui est de l'Académie pour ses fautes de français et ses contre-sens.

M. Albert Baume est à Genève; il vous parlera sans doute de l'autre congrès, celui de la Paix.

La *Nouvelle Imagerie d'Épinal* vient de mettre en circulation une quantité innombrable d'exemplaires d'une gravure enluminée qui représente la mort de Maximilien, gravure qu'accompagne un dithyrambe retraçant toutes les phases de la guerre du Mexique.

Cette gravure, qui n'est soumise ni au cautionnement, ni au timbre, a pourtant une plus grande importance qu'un journal; car d'ici à huit jours, elle sera collée dans toutes les chaumières entre le *Juif-Errant*, *Crédit est mort* et la *Bataille d'Austerlitz*.

Pourquoi deux poids et deux mesures, et si je ne puis pas parler politique, par quelle immunité l'*Imagerie d'Épinal* exerce-t-elle ce droit?

C'est que, sans doute, si nous n'y trouvons pas notre compte, d'autres y trouvent le leur, et c'est précisément ce que je tenais à établir.

Puisque la *Nouvelle Imagerie d'Épinal* est en voie de populariser les contemporains célèbres, je l'engage fortement à publier le portrait du maire de Chatou.

Cet honorable fonctionnaire réunit sous son administration les habitants du Vésinet.

Les habitants du Vésinet n'ont pas d'école et, animés des plus louables sentiments, ils ont voulu en avoir une. Mais ils sont pauvres, et sans argent, pas d'école.

Pour obvier à ce grave inconvénient, ils se sont adressés aux artistes; la *Comédie-Française* et l'*Opéra-Comique* répondirent à cet appel, et se proposèrent de donner une représentation dont le produit serait affecté à la construction d'une maison d'école au Vésinet.

M. le maire de Chatou, en homme bien pensant, a cru devoir s'opposer à l'accomplissement de cette bonne œuvre.

Pourquoi faire une école, se dit cet honnête homme, cela va priver ces braves campagnards de leurs enfants dont ils ont tant besoin pour la moisson et les vendanges. Et puis, moi qui ne sais pas lire que deviendrai-je quand mes administrés seront plus malins que moi?

Dernière nouvelle. — Par décret du 11 septembre, M. Edmond de Goncourt a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

Eh bien! Et Jules?...

Il était pourtant aussi d'*Henriette Maréchal*, et ça vaut bien la croix.

Une idée!... ils la porteront chacun à leur tour.

Henri ROLAND.

Étude sur le XVI^e Siècle

ou

LE PROTESTANTISME ET L'INQUISITION.

Mouvement général au commencement du XVI^e siècle. — Aspirations des peuples. — L'Eglise en face de ces mouvements.

Quand on veut étudier un siècle, il faut d'abord le considérer à son berceau; s'il apparaît entouré de gloire, de paix ou d'orage, puis le voir grandir avec ses aspirations, le suivre dans sa marche vers la décadence ou vers le progrès, enfin en le regardant mourir, déposer sur sa tombe ou un myrthe, ou un laurier. Comment nous apparaît donc le XVI^e siècle à son berceau?

Les États de l'Europe recueillant enfin le fruit d'un long travail sont parvenus à se constituer, en trouvant dans l'unité le secret qui fait vivre et grandir chaque peuple. Ils se présentent alors pleins de vigueur, de jeunesse, d'énergie et d'éclat. Ils se souviennent que le XI^e siècle a trouvé le secret de tracer des routes sur l'immense Océan, et aussitôt guidés par l'aiguille aimantée

et poussés par des vents favorables, ils s'élancent à la découverte de nouveaux continents.

Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance et montre la route des Indes orientales, Christophe Colomb avec la flotte d'Isabelle plante sur des plages inconnues l'étendard de Castille et revient déposer aux pieds des rois catholiques des merveilles que l'Europe ignorait encore.

Cortez pénètre au cœur de nouveaux pays, et y construit une capitale; Magellan franchit le détroit qui doit unir l'Orient à l'Occident; Sébastien d'Elcano faisant le tour du monde et revenant aux rivages espagnols semble la personification de la civilisation européenne se promenant en reine par l'univers, et Alvarès Cabral découvrant le Brésil nous apprend qu'au delà du Cap-vert, il existe une terre où règne un printemps éternel. A l'une des extrémités de l'Europe le croissant se montre encore plein de puissance et de menaces, comme une figure sinistre apparaît dans le coin d'un splendide tableau. Mais, ne craignez rien, ses cohortes viennent d'être chassées de Grenade, et Boabdil pleure comme une femme le royaume qu'il n'a pas su défendre comme un homme.

L'étendard de Castille flotte sous les murs d'Oran, et, au sein de l'Espagne, grandit en silence un enfant merveilleux, qui, à peine dégouté des jouets du premier âge, anéantira dans les triomphes des Alpujarres les derniers efforts des Maures d'Espagne, et à l'instant d'après brisera pour toujours le pouvoir musulman sur les flots de Lépante.

La boussole avait excité ce mouvement chez les peuples, l'imprimerie occasionna aussi une révolution dans le monde intellectuel. Par elle, l'ignorance est à jamais bannie, le passé, le présent et l'avenir se trouvent liés d'une chaîne indissoluble, et en multipliant les témoignages des connaissances humaines, prépare la liberté d'examen.

Déjà, j'aperçois en Allemagne Erasme, le plus savant de son siècle, composant ses *Colloques* et ses *Épîtres*, et Copernic penché sur sa sphère refaisant le système du monde en plaçant le soleil au centre. En Angleterre, Thomas Morus rêvant des utopies, formant le plan chimérique d'une république comme celle de Platon, et Henri VII essayant dans sa vieillesse de faire des sonnets, pour prouver qu'il n'était pas en arrière de son siècle.

En Portugal, Sa-è-Mira compose ses *Pastorales*, et Albuquerque écrit les *Conquêtes des Portugais*.

En Espagne, je vois Las-Casas traverser douze fois les mers, et douze fois je l'entends plaider avec force la cause de l'Indien opprimé.

En France, Marot surnommé le poète des princes, et le prince des poètes, se distingue par la grâce et la pureté de son style, tandis que Marguerite de Valois montre son grand esprit, sa naïveté et sa féconde imagination en écrivant les *Marguerites de France*.

Enfin, l'Italie apporte elle aussi un ample tribut à la chaîne de ces grands hommes qui se tiennent là, debout, attendant, avec une impatience fébrile, l'instant où doit apparaître le nouveau siècle, pour jeter sur son berceau quelques splendeurs qui grandiront en éclat avec Léon X, et qui brilleront de toutes leurs clartés sous Louis XIV.

D'abord, c'est Arioste écrivant le *Roland furieux*, le Trissin donnant la première représentation de *Sophonisbe*, Sannazar avec ses poésies latines et ses *Eglogues*, Guicciardini écrivant son *Histoire d'Italie*, et Machiavel, ce politique astucieux et consommé qui semble lire dans le temps l'histoire des révolutions à venir.

Puis, c'est Michel-Ange élevant la coupole de Saint-Pierre, Raphaël décorant de son immortel pinceau les galeries du Vatican, Corrège avec son coloris enchanteur produisant son *Saint-Jérôme*, tandis que Titien est occupé à peindre son *Christ*, et Léonard de Vinci à représenter le *Cène*.

Il est facile de comprendre qu'un mouvement, une agitation se fait sentir par le monde à cette époque; ces génies avec toutes leurs gloires semblent sonner le réveil des intelligences, et les convoquer à la liberté.

Depuis quatorze siècles, l'Europe ne vivait que d'une vie d'esclavage, d'une vie de ténèbres, les temps de Périclès et d'Auguste paraissent ne devoir plus revivre; il lui fallait secouer sa chaîne, car les jours de la Barbarie étaient passés, et la Féodalité était, elle aussi, descendue au tombeau.

Alors, comme pour aider les peuples dans ce laborieux travail, partout s'organisent des Universités, des Collèges, des Bibliothèques, les Académies sont multipliées. Chaque Etat, chaque cité est avide d'instruction et de gloire; elles offrent, presque toutes, des amphithéâtres aux anatomistes, des observatoires aux astronomes, aux naturalistes des jardins, aux gens de lettres des collections de livres, à tous une marque éclatante de reconnaissance et de respect. Partout les arts, les sciences, les lettres sont en honneur, et la philosophie semble renaître à Ferrare, à Bologne, à Sienna, à Cambridge, à Louvain, à Paris, à Alcalá, à Salamanque. La philosophie antique paraissait ressusciter pour donner naissance à la philosophie moderne.

Au milieu de tout ce mouvement, que faisait l'Eglise? Était-elle encore à la tête des peuples et des rois?

L'Eglise se montrait environnée de puissance et apparaissait comme prenant sa part de toutes ces nobles aspirations; elle voulait encore paraître encourager l'esprit humain qui travaillait à son affranchissement, en puisant sa liberté aux sources de la science; elle vous offrait dans ses monastères les ruines des maisons de Tibur et de Tusculum, promenant l'étranger dans les jardins de Cicéron et d'Horace, tandis qu'un Chartroux vous montrait le laurier qui croît sur la tombe de Virgile, et qu'un pape couronnait le Tasse au Capitole.

Mais ce n'était pas là le rôle véritable que remplissait l'Eglise à cette époque; tout ceci au lieu d'aider la sagesse humaine qui voulait grandir, n'était fait que pour l'écraser. Sans doute, c'eût été un beau spectacle que l'Eglise aidant l'esprit humain dans ses nouvelles idées et dans ses belles aspirations, et faisant naître un nouveau style, et de nouveaux horizons du mélange d'Homère et de David, de Salomon et de Platon, de Virgile et d'Isaïe.

Mais, hélas! l'Eglise alors était loin Bethléem, elle avait oublié ou méconnu les préceptes du Maître. Voyez plutôt:

Le Christ est successivement représenté sur la terre par Alexandre VI et Jules II; la couronne d'épines qu'il portait au Calvaire était trop douloureuse, aussi ils l'ont arrachée de leur front. La croix est un trône où on ne salue du titre de roi qu'en vous insultant d'un sourire moqueur; aux pontifes de Rome il faut aujourd'hui de l'or, de la soie, du velours pour poser leurs pieds où brillent les émeraudes et les rubis; le Fils de l'homme n'avait pas souvent une pierre pour reposer sa tête, et eux ne connaissent pas l'étendue de leurs domaines; le Maître allait autrefois par la Judée accompagné de douze pêcheurs couverts d'une grossière étoffe, à eux il faut des équipages brillants, une cour somptueuse, des hérauts d'armes pour annoncer leur approche; le Christ se contentait du pain du Samaritain et de l'eau des fontaines, mais au Vatican, il faut des repas somptueux, on peut dire plus, des orges où s'asseyaient bon nombre de Lucullus; le Christ traversait la Judée en faisant le bien, enseignant à tous la loi de son père avec amour, mais les rois Pontifes plus vigilants et plus sages que le Maître lui-même, ont relégué dans un coin cette loi d'amour, pour établir à sa place la loi de crainte; et, pour imiter la divine colère du Christ chassant les vendeurs du temple, ils organisent des tortures et font construire des bûchers.

O Christ, que vous êtes changé! Ah! vous paraissiez trop beau avec vos gloires du Calvaire; on voulait bien votre royauté, mais on ne voulait pas régner avec douleur. Vous répandez vos bénédictions, vos bienfaits, votre sang, avec une générosité qui n'aura jamais d'exemple, et maintenant on vend vos indulgences comme à l'enca, on les livre au plus offrant. Vos apôtres du XVI^e siècle n'ont plus la voix de saint Paul si belle, si majestueuse, si paternelle et si douce devant l'Aréopage, ils ne savent plus commander avec le cri d'amour du disciple expirant, ils ne savent plus se faire entendre qu'avec les foudres du Vatican.

Vous avez dit: *Aimer et croire*, on a changé votre devise, pour la remplacer par celle-ci: *Croire ou mourir*.

O Christ, où êtes-vous? Ah! sans doute, vous vous êtes retiré du monde, et vous l'avez laissé avec son délire et sa folie. Votre Eglise ne travaille plus pour la conquête des âmes, avec cette charité et cette abnégation des premiers Apôtres, il lui faut de l'or et de la puissance; vos

peuples épouvantés crient au scandale, à la profanation, et on les torture quand ils veulent grandir et s'avancer vers le bien, vers le beau, vers le vrai, quand ils veulent secouer cette chaîne qui n'est plus le joug agréable et le fardeau léger, que vous saviez si bien leur imposer. Mais la victorieuse restera-t-elle à l'oppressé ou à l'opprimé ?

On pourrait croire peut-être que j'écris ces lignes avec la haine de tout ce qui touche à l'Eglise. Il n'en est point ainsi; j'admire et je vénère tout ce qui est grand et tout ce qui est beau, mais j'écris l'histoire, et l'histoire c'est la vérité tout entière.

Quelques esprits timides me blâmeront peut-être de dévoiler, dans le cours de cette étude, les scandales de l'Eglise au XVI^e siècle, mais je leur préfère l'autorité d'un homme qui fut grand dans l'Eglise elle-même, saint Grégoire, qui a écrit : *Mieux vaut le scandale que le mensonge*. Je me range de l'avis des deux champions les plus illustres et les plus zélés que je connaisse des droits de l'Eglise; je dis avec le cardinal Baroni : « Dieu me garde de trahir la vérité pour ne pas trahir la faiblesse de quelques ministres coupables de l'Eglise romaine; » et j'ajoute, avec le comte de Maistre :

« On ne doit aux papes que la vérité, et ils n'ont besoin que d'elle.

Fernand MORENA.

(A continuer).

LETTRÉ DE GENÈVE

11 septembre.

Je suis à Genève depuis quatre jours, et il vous paraîtrait bien extraordinaire assurément, M. le rédacteur, si en ma qualité d'adhérent et de présent au Congrès de la paix, je ne vous faisais pas un petit historique de cette réunion internationale et démocratique, bien entendu sans aborder la question politique, que nous ne sommes pas reconnus dignes de traiter, en m'en tenant aux généralités mêmes de cette grande manifestation, et en la commentant au point de vue philosophique des faits.

Garibaldi est venu au Congrès, vous savez cela, et nous avons eu, de l'enthousiasme prodigieux que son arrivée à Genève a fait naître. Un certain groupe d'hommes généreux et courageux l'avaient appelé pour qu'il vint prêter l'appui de son nom, qui veut dire *liberté absolue pour tous et justice pour le peuple*, à l'inauguration de ces importantes assises des représentants de la liberté et de la fédération européenne. Il n'a pas hésité un seul instant; il est accouru, et nous a tendu à tous une main fraternelle. Chez cet homme, qui sera une belle figure de notre siècle, le cœur est tout; l'amour de ses semblables, l'esprit de fraternité le font agir sans hésitation; c'est le vrai et sincère patriote.

Nous ne pouvons pas en dire autant des Français que nous avons toujours compté comme les plus ardens soutiens de nos libertés.

Ils s'étaient abstenus pour plusieurs raisons, toutes bonnes, je n'en doute pas. Je ne dois cependant pas oublier les noms de quelques hommes remarquables, éminents et illustres même : MM. Versigny, Barni, Lemonnier, Clamageran, Cantagrel, Quinet, qui ont bien voulu réhausser par leur présence le groupe français.

A ce Congrès avaient été convoqués, et j'aurais voulu voir Victor Hugo et Louis Blanc, Ledru Rollin et Schoelcher, Jules Favre et Berryer, Pelletan, Marc Dufresse et tant d'autres, Bright et Gladstone, le docteur Jacobi, toutes les illustrations enfin des divers pays de l'Europe. Puisque le but du Congrès était de poser les bases d'une association européenne et libre, il était juste que les voix les plus autorisées des diverses nationalités de l'Europe s'y fissent entendre. Nous n'avons eu qu'une partie de ces citoyens. Aussi les propositions du Congrès ne pourront-elles être formulées de manière que des résolutions soient prises sur-le-champ et immédiatement appliquées. Les hommes d'énergie qui ont bien voulu tenter un acte aussi grave auraient bien désiré en partager, avec tous ces citoyens, la responsabilité. Ils sont fortement désappointés, et ils se demandent comment il faudra désormais appeler ces soupirs et ces yeux élevés vers un idéal qu'on appelle chaque jour, auquel on a l'air d'aspirer, et qu'on ne veut pas conquérir par l'action commune alors qu'elle semble se produire loyalement. Cette manière d'agir est bien faite, disent-ils, pour énerver les jeunes intelligences qui ne comprennent pas cet amour de la liberté manifesté par des Oremus ou des De Profundis.

Quelques vieux vétérans de la cause de la liberté ont fait entendre des paroles amies et fraternelles. Je ne veux pas différer plus longtemps le plaisir de vous exprimer quels transports d'admiration, quels enthousiasmes applaudissements le discours que M. Edgar Quinet a prononcé dans la séance du Congrès a excités dans toute la salle. Quel feu, quelle impétuosité, quel ardent amour de l'indépendance, quelle courageuse et admirable haine du despotisme ! Ah ! quoi que vous en disiez, jeunes rhétoriciens, terre à terre de l'avenir, ou plutôt de nos jours, voilà une magnifique éloquence, où tous les sentiments que l'humanité réchauffe dans son sein, ses faiblesses, comme son héroïsme, sont noblement et sans peur exprimés. « Les peuples doivent renaître bientôt à la liberté, a-t-il dit, quand ils commencent à avoir

conscience de leur chute. » Cette belle pensée, ce noble encouragement a été vivement applaudi.

M. Simon, de Trèves, a également prononcé un discours fort remarquable, c'est un des plus éloquents interprètes du radicalisme allemand, qui est représenté au Congrès par un grand nombre des éliminés du pays allemand par les soins du grand régénérateur Bismark.

Il est nécessaire de vous dire que ces deux orateurs n'ont pris la parole que dans la deuxième séance de mardi. Lundi, jour de l'inauguration, la séance a été employée à nommer le bureau et les commissions des diverses nationalités. Il y a eu néanmoins d'excellentes choses dites, notamment par M. Barni, qui a lu un discours très-complet et très-accusé dans le sens le plus radical. Garibaldi a aussi pris la parole, et s'est exprimé très-catégoriquement sur la question religieuse. Il veut conserver l'idée divine, il se proclame hautement partisan de la religion naturelle, mais il veut l'anéantissement absolu de la prêtraille, qui est avec la guerre, proclame-t-il, les deux plus grands fléaux de l'humanité.

Je dois dire que ces paroles n'ont été d'abord que légèrement applaudies, parce que le peuple genevois, très-orthodoxe, qu'il soit protestant ou catholique, croit à la nécessité d'un culte, d'une église, d'une autorité religieuse, et que d'autre part, l'élément matérialiste, absolu dans ses idées, qu'il soit positiviste ou naturaliste, affirme qu'il faut éliminer jusqu'à l'idée de Dieu même, qui est le mal, suivant la fantasque opinion de Proudhon, et que hors de cela, il n'y a ni salut, ni liberté possible à attendre. Croyez-en ce que vous en voudrez. Quant à moi, je ne pense pas du tout que les questions religieuses et philosophiques soient connexes avec la question politique, qu'elles se commandent l'une et l'autre, qu'elles soient inséparables, et qu'on doive encourir la malédiction ou la réprobation de ses concitoyens, parce que l'on a émis des théories philosophiques ou religieuses différentes de l'opinion générale.

Avant Garibaldi, M. James Fazy avait pris la parole pour dire à l'assemblée que les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent, pensée peu charitable et qui a été assez mal accueillie par la majorité.

Après Garibaldi, M. Schmidling, de Bâle, a exprimé ses idées conservatrices et réactionnaires.

Le président du Congrès, M. Jolissaint, avocat, conseiller d'état du canton de Berne, a pris place au fauteuil au commencement de la deuxième séance et a fait entendre les plus beaux sentiments de fraternité et de liberté dans un langage animé et vigoureux, exempt de toutes phrases ronflantes et rhétoriciennes. « Au nom du droit d'asile de l'antique hospitalité suisse, au nom de la vieille République helvétique régénérée en 1830 et 1848, au nom de la fédération des Etats-Unis d'Europe, dont je vois poindre les rayons lumineux à l'horizon de l'avenir, je vous salue ! Soyez les bien-venus sur le sol classique de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ! Soyez les bien-venus dans la patrie du grand citoyen de Genève, qui retrouva les droits de l'homme, enterrés par le despotisme, du grand J.-J. Rousseau qui, le premier, écrivit avec un burin d'acier : « Force ne fit jamais droit ! »

Nous devons assister aujourd'hui à un nouvel ordre de choses dans le sein de l'assemblée réunie. La faction Fayiste et réactionnaire a l'intention de demander l'abrogation des questions du programme adopté par les divers comités du Congrès, et de ne laisser subsister que la troisième, qui consiste à former une association pure et simple de la paix. Si cette motion passe, les divers groupes européens sont décidés à déposer leurs démissions en masse, vu que si nous étions venus ici pour cela, il eût été moins déraisonnable de faire partie simplement de la Ligue de la paix de M. Passy.

Je vous quitte pour ne pas manquer l'heure de la séance dont je vous rendrai compte dans notre prochain numéro, s'il reste quelque intérêt à le faire.

ALBERT BAUME.

LETTRÉ STÉPHANOISE

A Monsieur le Directeur du journal le Réveil.

Saint-Etienne, 1^{er} mi-septembre 1867.

Décidément cette semaine a été pour les dilettanti stéphanois la semaine des bonnes fortunes, et par ce terme dilettanti je veux désigner non-seulement les admirateurs passionnés de la musique, mais aussi les admirateurs plus ou moins passionnés des beaux-arts en général.

C'est peut-être par trop généraliser et étendre la signification des mots introduits depuis peu dans notre langage; mais le lecteur est averti.

En premier lieu, il faut signaler les débuts dramatiques : d'une part, débuts de la troupe de MM. Lamy et Seiglet auxquels je n'ai pu assister; d'autre part, débuts de la troupe des Folies parisiennes, sous la direction de M. Willim; si je n'y ai pas assisté, c'est parce qu'à la soirée, que j'avais résolu de consacrer à une des premières représentations, le gaz n'a pas donné. Eh oui, c'est à Saint-Etienne qu'on manque de gaz. La Cie Anonyme l'avait ainsi décidé.

Outre ces débuts, nous avons eu, aux Bouffes stéphanois, quelques bonnes soirées à savourer et une ascension aérostatique par M^{me} veuve Poitevin.

Et encore, n'allons point trop vite, je vous prie, cette ascension devait avoir lieu dimanche 4^{er} septembre (ce jour-là j'étais allé servir d'appeau pour l'ouverture de la chasse, moyennant... une bonne histoire par heure). A mon retour j'appris, avec pas mal de contentement, que l'ascension n'avait pas eu lieu. Pour quelle raison?... Ma foi, chacun disait la sienne, chacun portait une accusation sur le temps, ou sur le gaz, ou sur la recette; au milieu de tant de raisons je me suis décidé à penser que c'était mon absence qui avait occasionné ce contre-temps. N'était-ce pas la plus sage opinion?... Enfin, le public pour avoir attendu, et moi pour

m'être absenté, nous n'avons rien perdu : M^{me} veuve Poitevin est partie, jeudi 3 septembre à cinq heures et demie du soir, pour un voyage dans l'espace de vingt à trente minutes.

Je crois, et cela fait vraiment pitié, je crois que la recette a été bien faible, et pourtant elle aurait dû être d'autant plus forte que la représentation était gratuite.

Mais le public stéphanois a tant de goût quand il s'agit de l'art et des artistes ! Pardonnez-leur, mon Dieu ! Dans tous les cas, MM. du Théâtre n'ont qu'à se bien tenir ! M^{me} Poitevin avait annoncé, par ses affiches, qu'elle traiterait avec les amateurs pour les petits voyages... en l'air.

Et l'ami Frantz qui n'avait pas été prévenu ! Si quelqu'un s'est présenté, je n'en sais rien ; toujours est-il que la courageuse aéronaute est partie seule. Encore un coup : Pourquoi?... Pourquoi ? dites-vous !...

Ne croyez pas au moins que ce soit parce que l'argent manque dans notre bonne ville de rubans et de charbons ! Non, car les cafés-concerts regorgent chaque soir et les grisettes pullulent ! et les lorettes font, par leur nombre et leur luxe, rougir les honnêtes femmes ! Non, l'argent ne manque pas, car nos petits-crevés ! (et jamais, sur l'honneur, expression ne fut mieux appliquée), cette race rachitique jette l'or par les fenêtres ; et, pour donner à sa progéniture un peu plus de luxe, le papa, honnête homme, fait faillite, et la pauvre mère ! hélas ! vend du tabac !... (après ça, c'est encore une économie de la pauvre femme : son fils n'achète pas, mais prend, pour sa journée, sa consommation de londrés ou de voyoutellas, c'est bien plus simple !)

Ce qui manque, c'est le bon goût, c'est un organe public intelligent, une feuille qui instruit et moralise les masses au lieu de les endormir, comme fait le *Mémorial de la Loire*, pour ne rien dire de plus !

Voilà pourquoi M^{me} Poitevin n'est pas partie dimanche 4^{er} septembre, et pourquoi aussi elle est partie, seule, jeudi 3 septembre.

Est-ce qu'on n'aurait pas compris ici que cette femme vit de son métier ; qu'elle expose journellement sa vie, et que si elle poursuit avec tant d'acharnement la gloire dans cette carrière aventureuse, c'est qu'elle ne veut pas mourir autrement que son époux ; voilà pourquoi vous l'avez vu partir en costume de deuil qu'elle ne revêt plus maintenant que pour ses ascensions.

Et votre cœur ne s'est point ému en voyant le *Mercur* s'élever dans l'espace en berçant cette modeste femme qui a nom M^{me} veuve Poitevin, aéronaute.

Chose pénible à avouer, elle est partie suivie de tous les regards curieux qui l'environnaient, et sans beaucoup d'enthousiasme et d'applaudissements de la part des spectateurs.

Ah ! si c'eût été une chanteuse (genre Thérèse), elle eût été bien mieux courue, bien mieux applaudie !

JEAN PICK.

THÉÂTRES DE LYON

L'administration municipale, que je n'ai pas l'honneur de connaître, est moins généreuse pour les feux de la rampe que pour les feux des lampions. J'ai revu le Grand-Théâtre, mais, hélas ! toujours dans le même état de malpropreté et d'incommodité. La troupe, sur laquelle on ne peut émettre encore aucune opinion définitive, me paraît devoir rester dans les limites d'une assez bonne moyenne.

Les rentrées se sont terminées toutes à l'avantage des débutants ; M. Méric auquel, seul, on a fait une opposition sérieuse, a chanté à la perfection le rôle d'Alphonse de la *Favorite* ; il y a pourtant recueilli des sifflets. Les opposants, dont je ne conteste pas le droit, bien au contraire, auraient pu, je crois, respecter l'artiste et attendre, pour manifester leur opinion, le moment décisif de la lutte.

M. Pichoz, le jeune auteur du *Canotier*, ballet dont la reprise doit avoir lieu incessamment, termine, m'assure-t-on, en ce moment, la partition d'une nouvelle œuvre chorégraphique ; nous lui souhaitons le succès de son aînée.

MM. Barbot, Marthieu, Barrielle et Férét ont été reçus par acclamations ; M. Peschard, M^{mes} Douau et Cortez n'ont eu à subir qu'une opposition minime et qui n'avait d'autre but que de leur rappeler, aux unes qu'elles ont encore besoin de longues études pour devenir des étoiles, à l'autre que les négligences qui se produisent dans le cours d'une saison sont toujours regrettables. La leçon, si légère qu'elle fût, m'a paru avoir profité à M. Peschard ; il a chanté avec un goût presque irréprochable le *Barbier de Séville*.

M^{lle} Mézeray, dans le même opéra, a été admise sans opposition : voix pure, unie, étendue, mais manquant dans certains passages où tonnent les cuivres de l'orchestre d'employer et de sonorité ; nature intelligente et jeune, jeu spirituel et mutin bien plutôt que langoureux, méthode assez généralement correcte.

M^{lle} Mézeray ne déparera jamais un ensemble. Maintenant voici en quelques lignes mon opinion sommaire sur les nouveaux débutants :

M^{me} Moreau. Figure charmante, voix *idem* ; porte trop d'attention aux plis de sa robe et pas assez aux élaus dramatiques de ses rôles.

M^{me} Smitz-Erambert. Voix chaude, mordante, cuivrée ; nature énergique, passionnée, nerveuse

se et surtout éminemment artistique ; sa diction serait excellente sans une certaine tendance à exagérer ses effets qui force et fausse même parfois l'émission du son dans les cordes graves ou dans celles du registre aigu. Son admission me paraît assurée.

M^{lles} Vigourel et Lambert. Toutes deux jeunes et suffisamment jolies.

M. Juillia. Un ténor très petit, doublé d'une très grande voix, égale et bien timbrée. Petit ténor deviendra grand ; il ne lui manque pour cela que de l'étude.

M. Morini, ex-charmant chanteur, n'a conservé de son passage à la salle Ventadour qu'un médium grave convenable, un joli fausset et un accent des plus prononcés. En face d'une opposition aussi formidable que celle qui l'a accueilli dans *Lucie*, le meilleur conseil qu'on puisse donner à un artiste de la valeur de M. Morini, est de résilier son engagement.

ALFRED DEBEAUCY.

Variétés.— Il y a déjà depuis huit jours réouverture des Variétés. La nouvelle direction a été fidèle à son programme ; elle ne nous a pas donné le plus petit brin de comédie... Mais, en revanche, elle a manifesté une affection particulière pour l'opérette, c'est-à-dire pour le rire grotesque, inepte, accompagné souvent de cris assourdissants ou peu harmoniques.... Mais c'est la mode aujourd'hui, et on a toujours raison, pécutiairement parlant, de suivre l'impulsion, le courant, la folie du moment.

Il nous serait difficile de pouvoir, dès à présent, formuler un jugement sérieux sur la valeur des artistes de la nouvelle troupe.

Cependant nous pouvons rendre hommage au talent de M^{lle} Laure Jaume, charmante Déjazet.

Cette artiste est, de l'avis de tous jusqu'à ce jour, le meilleur sujet de la bande ; elle possède une voix exquise, dont elle se sert avec une rare habileté. Aussi, le public lui a-t-il fait un accueil enthousiaste dans chacune de ses différentes créations.

Nous n'avons encore entendu M^{me} Gaverny que dans un rôle en dehors de son emploi ; mais tout nous porte à croire que cette charmante actrice sera un bon 1^{er} rôle.

Nous avons remarqué que la nouvelle direction avait eu le bon esprit de conserver M^{me} Lefebvre et M^{lle} Anna May, la jolie ingénuité.

L'élément masculin compte aussi quelques bons sujets. Nous nous contenterons de signaler cette fois M. Arthur Brelet, qui ne manque ni de tenue, ni de distinction ; c'est un fort joli jeune 1^{er}. M. Gaverny, 1^{er} comique en tous genres, qui a le bon esprit de ne pas tomber dans la charge et de demeurer constamment naturel ; cet artiste possède, en outre, une assez jolie voix. Mais M. Frédéric Poppe, grand 1^{er} rôle, est loin jusqu'ici d'avoir excité notre admiration.

L'espace nous manque pour rendre compte des pièces de la semaine. Cependant, il nous est impossible de ne pas signaler l'insuccès complet du *Juif-Errant*. Aussi, pourquoi choisir, comme drame d'ouverture, une pièce aussi connue ?

LÉON SAINT-URBAIN.

Un statisticien nous communique les curieuses observations suivantes sur les voyages de la malle des Indes.

Les voyageurs et les dépêches ne mettent plus aujourd'hui que quarante et quelques jours pour traverser trois mers, et l'Egypte entre l'Indoustan et la Grande-Bretagne. Ce résultat est obtenu malgré le prix énorme du combustible nécessaire aux navires qui font le trajet de Suez aux ports indiens et qui s'élève, on le croira à peine, à près de 100 fr. par tonneau. Le prix ordinaire du tonneau, à Londres, est de 40 fr.

La rapidité de la traversée peut se résumer ainsi : 1,234,000 kilomètres, c'est-à-dire 123 fois le quart du méridien ou 34 fois le tour de la terre, sont parcourus en douze mois par des navires nus par une force moyenne de 350 chevaux et ayant une vitesse moyenne de 9 à 10 nœuds.

La durée de quarante et quelques jours qu'exige le transport de la malle passant par Marseille, semble trop longue aux Anglais, qui, depuis plus d'un an, ont mis à l'étude un trajet passant par le port de Brindisi, traversant le Mont-Cenis et abrégant la route de deux jours. En effet, la malle met 462 heures à parcourir la distance entre Alexandrie, Marseille et Mâcon, et on n'évalue qu'à 127 heures le parcours par Brindisi, le Mont-Cenis et Mâcon. (Petite Presse.)

Errata. Messieurs les typographes m'ont fait commettre, dernièrement, une grave erreur dans mon calcul sur les machines.

Ce n'est pas 600, mais 6,000 locomotives environ que nous possédons en France. Cet oubli a causé, paraît-il, une grave perturbation dans les bureaux de la Compagnie de la Méditerranée. La ligne Paris-Marseille, à elle seule, en possède plus de quinze cents.

Jules FRANTZ.

Le Gérant : REYMOND.